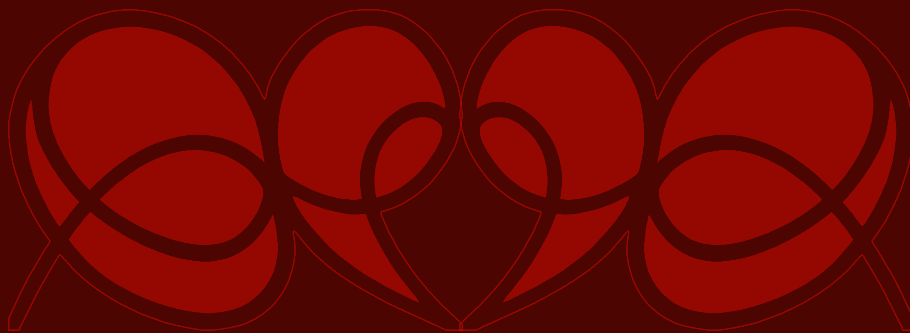




DOMINIQUE PETITJEAN

LE TEMPS,
EN DERNIER LIEU,
JE L'AI PERDU.





*à la mémoire de Jacques-Norbert Caillault
né à Paris le 28 septembre 1945
décédé à Nantes le 11 février 2007*





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

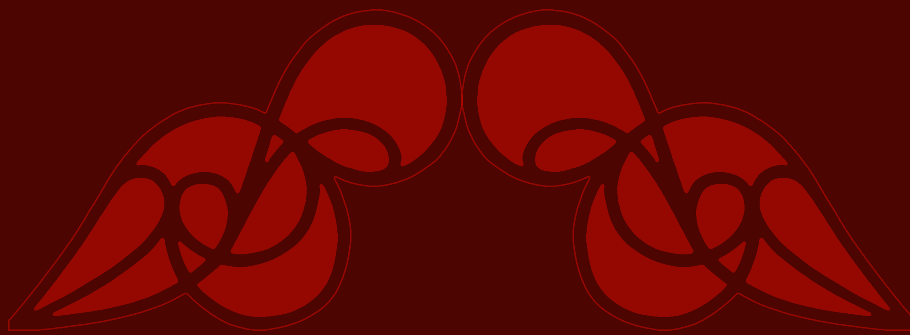
ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille des nuages d'où s'extraient les vagues dont les plus hautes qui, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments les battements de mon cœur complimentent le temps au présent de la panique de ne plus résister au cisaillement du ressac qui, en affouillant le sable dessous mes pieds, m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger les cambrures des vagues dont l'ondulante chevauchée vient se briser sur la côte découpée où s'accumule une écume qui, roulée par le vent, se dissolvait et s'évapore lentement alors que lui, depuis son agrégation dans les temps archéens, inerte dans le va-et-vient des marées, il dure !

LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard mais à sa masse granitique qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui tourne en rond dans la nuit noire autour de son trou noir en inspirant, à l'autre bout de la nuit, les élucubrations du poète abasourdi.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

LE lent mouvement spiralé de la main qui déroule la pensée qui tourbillonne dans ma tête me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe irréversiblement l'énergie des éléments, du déferlement des vagues qui meurent continûment aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents.

À la fin des temps où plus un seul corps en mouvement n'évolue dans le froid absolu, si ne s'inverse l'expansion de l'éther dans la respiration de l'univers et comme : "rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme", sous quelle forme l'énergie de la matière absente se retrouvera dissipée dans la pureté du rien : en des vagues de vide animées de ne pas trouver une limite à l'espace infini ?

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins, j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition que ne réfrène l'agrégation des éléments mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther qui s'évide de ses astres en feu en s'agrandissant.

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

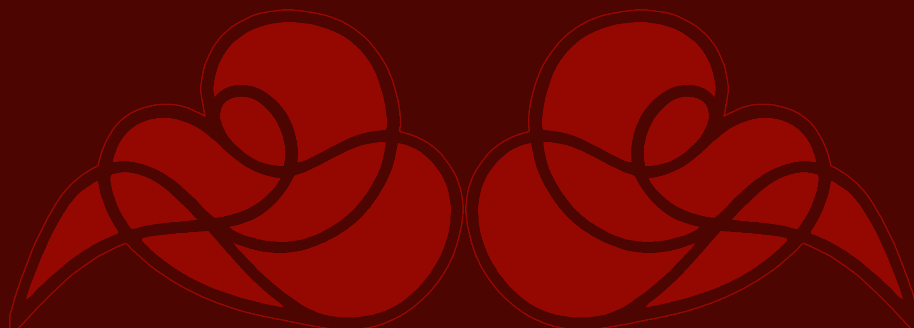
IMMOBILES dans aucun des points de l'immensité du vide, les éléments qui constituent l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur course qui résiste à l'expansion de l'éther qui s'accélère si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège diversement pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

L'ESPACE connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide de l'éther dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME dans la pureté bleutée d'un ciel d'été se forme l'inquiétant nuage de plomb qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans la nuit noire de l'éther où les nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres incandescents, la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant.

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

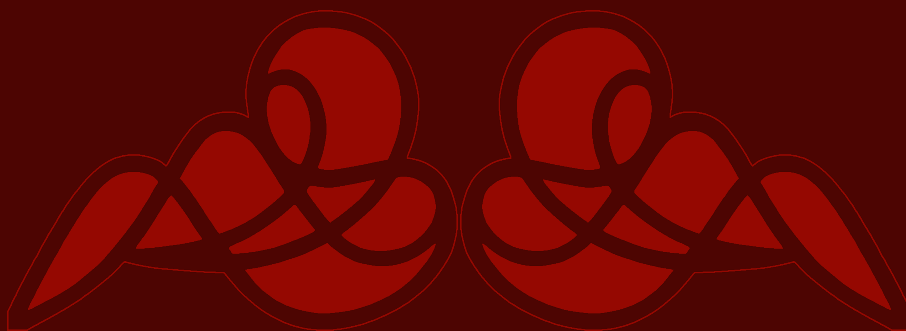
À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme tant que, dans une phrase déroulée sans rature sur le papier, l'effort de la pensée de remonter jusqu'à la cause première du déclenchement de la violence des éléments, ne survole la tempête.

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée que ma main échoue, dans une ligne droite de mots sur l'aire vierge d'une page, à inscrire dans les mouvements cycliques du monde, émerge le souvenir de l'enfant qui jouait au plus près des vagues à graver rapidement dans le sable d'une plage vierge et lisse, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait dans sa tête à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisaient l'étalement trompeuse de la marée basse ?





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui s'abîment à mesure que l'énergie de leur matière, agrégée ou bien acquise par le vivant, se dissipe dans l'éther irréversiblement.

EST-ce la flèche du temps qui, dans la vitesse de son mouvement, régule l'évolution des éléments en permettant l'ajout ou la perte d'une énergie qui ne se perd ni ne se crée mais se transforme ou bien le passage du temps n'est-il que la durée d'épuisement de l'énergie de la matière de chaque élément qui s'agrègent dans un éther où n'orbiteraient, sans l'immensité de son vide, les astres de l'univers.

Si la durée de la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la vitesse de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre et toutes les fictions sur sa course conquérante vers un futur qui l'emporterait sur sa débandade dans les ruines du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le cours du temps carillonné aux horloges des clochers qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse macabre de nos squelettes plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la transparence se mélange à la noirceur du vide où se consume l'univers.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

APRÈS avoir prôné que, sans l'expansion de l'éther dans le vide originel qui, de n'avoir de contour dans le réel, est éternel, l'univers serait confiné dans le feu d'un enfer, et dès lors que la matière des corps se consume comme la flamme de la bougie fait disparaître la cire dans l'atmosphère me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, le moindre grain de poussière n'échappant à la combustion de l'univers, la glèbe ou la cendre ?

AVANT que ne se retrouve dans le sillage de mes doigts des images sans raturage de la blancheur des pages qui recueillent mon ouvrage, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni la trace d'un commencement, ni celle d'une fin.

PAREILLEMENT au moment où une facette obscure ou lumineuse de la pensée convoitée apparaît sur la page qui recueille la suite de mots qui judicieusement s'ordonnent quand justement ils sonnent, nous percevons l'évolution de la matière des corps célestes qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse, obscure ou lumineuse, dans le vide en expansion d'un éther dont ils sont les hôtes.

FAUTE d'atteindre le point final de la phrase où l'ordonnancement des mots me permet de voir, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, l'aire vierge illimitée des feuilles de papier s'inscrire dans le vide de l'éther en expansion dans le vide originel, mon esprit suspendu à la tournure qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent des étoiles qui depuis longtemps ne sont plus.





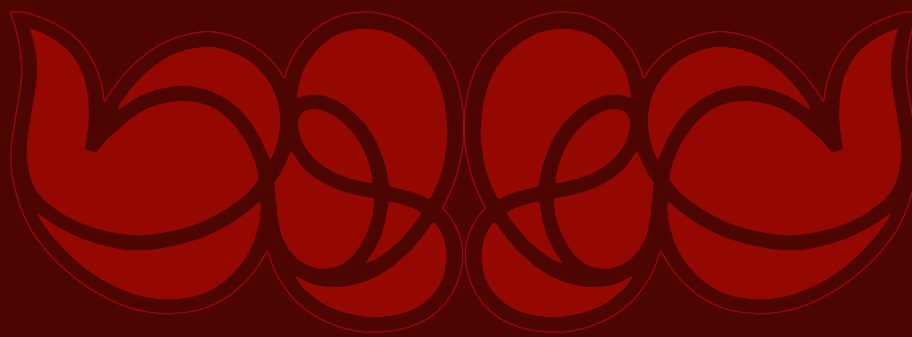
Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, le temps en mouvement traverse-t-il d'un coup l'immensité de l'univers en atteignant dans le même instant la totalité des éléments ou bien progresse-t-il, pareillement à la durée des à-coups qui accompagnent les va-et-vient des mots de la phrase bancale qui piétine sur la page jusqu'à son point final, à mesure des ajustements des particules élémentaires des corps qui s'agrègent dans l'expansion d'un éther qui s'accélère ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralée autour de son trou noir d'où ne s'évapore qu'une énergie allégée de la mémoire de ses transformations dans une matière transitoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chaque point du vide infini, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points, et comme le plasma de cette énergie s'est transformé rapidement en diverses matières, les éléments dissipent celle-ci dans le vide froid d'un éther qui recueille leur retour au rien.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

NOTRE univers dont l'expansion s'accélère dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien, du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide créateur continûment prolongé de l'aire vierge de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectue leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent confuses de nombreuses années avant de dérouler des pensées abstruses, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans un tiroir ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à une ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, les déclin rougeoyants des jours égrainés par des engrenages usés retardent sur la progression sensible des ombres qui reviennent langoureusement se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles parcourent, pour franchir le minuit d'un nouveau jour, deux fois la rotundité de son cadran en y carillonnant, tous les quinze degrés, les heures de la course apparente du soleil, si bien que la rotation de la terre se faisant dans le sens inverse des trois aiguilles qui trottinent plus ou moins rapidement après le temps ce qui m'oblige, pour que le mouvement de la terre immobile sous mes pieds ne m'entraîne passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, une fois remontés les deux poids qui animent la ronde des aiguilles, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille que n'avait retourné depuis bien des années aucune perte de temps avant que de nouveau ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

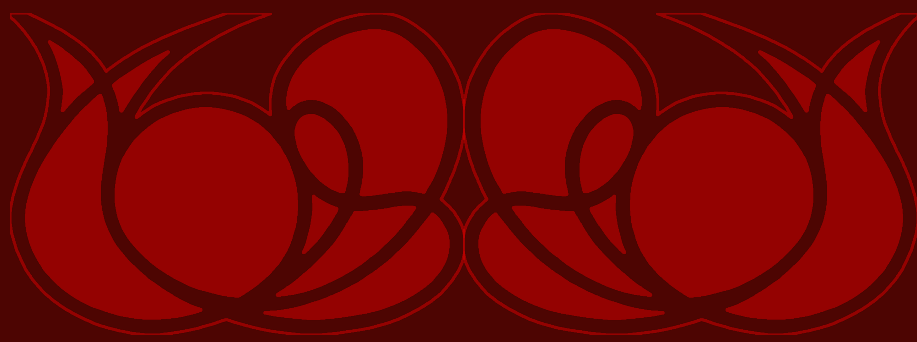
À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui, au franchissement des obstacles éprouvants du trajet le plus court, privilégie les longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence réduirais-je, poète, le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si je ne devais, sur l'aire vierge des feuilles de papier, triturer un verbiage avant qu'une pensée ne m'apparaisse plausible dans une tournure de phrase compréhensible et, dans le dernier de mes âges, de l'attraction du vide illimité de l'espace où se crée l'ouvrage, tourner la page.

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, redéployer dans le vide créateur auquel je crois la strophe disloquée jusqu'à ce que l'ordonnancement judicieux des fragments dispersés récompense le travail de mes doigts d'un trait d'esprit que je n'entends avant qu'il ne se voit.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

COMME ce n'est qu'après avoir joliment tissé le fil des mots de la trame dévidée, comme l'araignée celui de sa toile, que mes doigts capturent la pensée qui s'y noue, car c'est sous mes yeux que se configure à mesure des moutures que je triture, le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieus qui relance le cheminement de mon esprit en perpétuelle attente qu'au-devant de lui les mots requis, dans une phrase, parlent pour lui.

DÈS lors que mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est qu'une fois que s'articulent les fragments dispersés autour des rimes essaimées que se retrouve déployé sous mes yeux, en un tour mélodieux, une ode au vide créateur des cieus car tant que les mots moulinés crissent comme une crécelle ceux-ci n'interpellent, dans une ritournelle, ma cervelle.

POUR que l'attention de mon esprit ne se lasse de se raccrocher aux imbroglios de mots que je brasse tant qu'une tournure élégante ne délivre une pensée cohérente, et que mon geste ne complète l'histoire d'un savoir dérisoire sur l'aire vierge des pages qui abonde au-devant de ses maladresses, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, en voulant inscrire l'avancement de sa démarche dans le tic tac du temps qui passe plutôt que de déployer ses tâtonnements dans le vide attracteur de l'espace, s'égare.



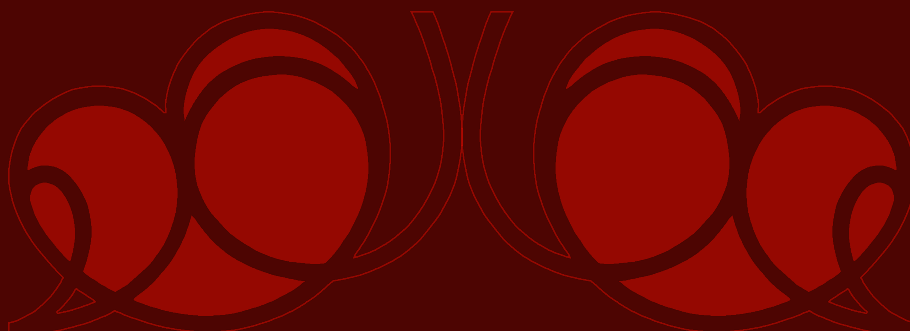


Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

COMBIEN de fois vais-je encore devoir retrouver, insatisfait du contenu banal de la strophe bancaire, le vide salvateur de l'aire vierge des pages qui s'agrandit tant que, de proche en proche, ne ricochent les rimes qui clochent et que n'advienne, de la formule boiteuse, la tirade prétentieuse qui conquière la déraison de mon esprit qui attend que mélodiquement elle s'écrive pour poursuivre sa dérive.

QUAND ma main se lasse de prolonger la trace de la phrase qui s'effiloche quand, du tintinnabuli des mots qui clochent, l'écoute de mes yeux décroche, mon esprit se laisse de nouveau absorber par le vide blanc de la page pour y percevoir le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps mais dans le vide de l'espace que se façonnent les éléments, ce qui permet à mon esprit de retrouver, une fois la phrase ciselée sur le papier, le déroulé temporel de cette pensée autant de fois que désiré.

MON geste cesserait-il d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire si, une fois sillonnée la page blanche affrontée, ma mémoire n'oubliait les formules alambiquées qui subordonnent la course du temps qui passe à l'expansion infinie de l'espace, si bien que ne cessent de se déployer les mots qui s'aventurent dans le temps futur des relectures de cette folle histoire du vide attracteur qui reste inachevée dès lors que celui vierge des pages est illimité.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi la dois-je aux pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée qui instruit mon esprit sur le vide infini où s'intensifie, dans le brassage des mêmes mots, l'apparition d'un savoir nouveau ?

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent pour paver le cheminement de mon esprit lorsque ma main réussit à enchaîner des bribes qui me rapprochent du vide et dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que, pour combler cette déficience, la blancheur de la page est devenu l'horizon de mes jours qui s'éteignent tout à tour dans la nuit noire de l'éther infini qui m'entoure.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse au souci de mon esprit de dépasser son hébétude dans le vide créateur de son étude je redistribue, de gauche à droite en partant d'une majuscule, les fragments conservés des moutures raturées jusqu'à ce que devienne évidant, dans la trace qui prolonge les tâtonnements pugnaces des rimes qui s'entrelacent dans l'espace, le sens de l'écoulement du temps passé pour que, dans une tournure de phrase, advienne la pirouette qui l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.





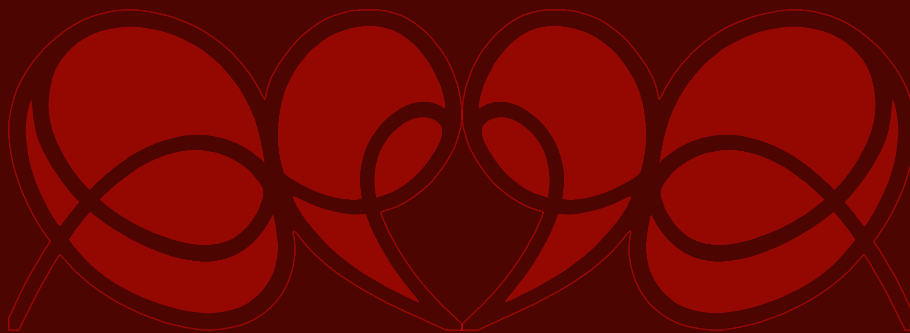
Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que la voix soliloquée de la solitude ne m'en détache et que ne ricochent dans ma caboche les rimes entêtantes de la strophe dissonante qui éprouve mon attente, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, qu'une pensée délirante m'instruise de ce mystère que, une fois que les rais rougeoyants d'un soleil vieillissant sont avalés par l'océan, l'éther de la voûte constellée soit noir.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion que ce n'est pas le temps mesuré d'une révolution auquel s'ajuste celui des rotations qui active la dissipation de l'énergie de la matière des éléments dans l'éther, pour que l'embrasement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du cours du temps qui ne meurt avec les éléments qui s'épuisent dans un vide qui, en lui-même, à l'infini ne change.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une page vierge, courtiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui ne s'est encore ouverte, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

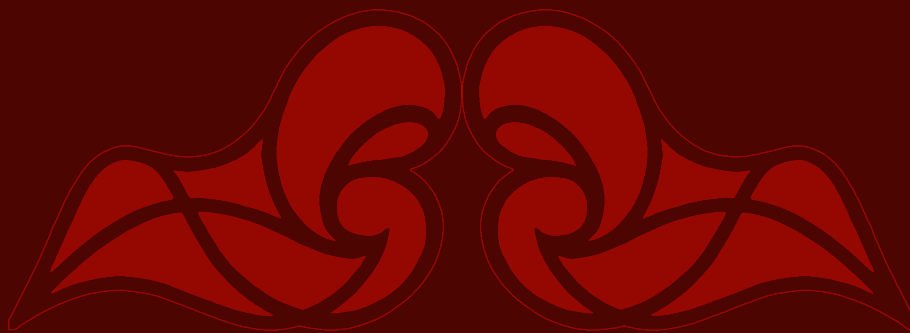
DE même que refleurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même les champs traversés pour s'être joliment colorés de brassées de fleurs parfumées refaçonnent au printemps le regret du temps.

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette complainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, dans un puits d'encre noire, depuis la maladresse des poèmes de la jeunesse qui entretenaient le fol espoir d'embrasser le passage du temps où dure pour toujours la rencontre lumineuse de son amour, ne se ressourçait le tourment qui diffère le moment où son âme s'abandonne à ce que l'eau d'un baiser l'emporte dans le lit mouvant des amants.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.





Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Les frises ont été dessinées et la mise en page composée
par l'auteur de cette élégie :

“Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.”,
DOMINIQUE PETITJEAN.

poème relu et modifié le mercredi 29 avril 2026

Cahier édité aux dépens d'un amateur
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements

